

# Chronique féministe anglaise

Autor(en): **Ford., Isabella O.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **1 (1912)**

Heft 2

PDF erstellt am: **25.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-247747>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

imparfait redressement de torts ; qui, ainsi que le maçon-sculpteur de la cathédrale, épuise son art et sa force à ciseler au coin d'une corniche la statuette qu'aucun œil ne cherchera ; pour cette femme-là, pour des myriades de femmes pareilles, la tâche est difficile et le découragement toujours à la porte. J'ai observé souvent l'anémone de mer au pied d'un roc qu'elle doit gravir ; sa masse apparemment inerte, dans son beau dessin d'étoile et ses ravissantes couleurs, semble privée de tous moyens d'atteindre le sommet. Attendez un peu. A sa surface interne, invisible, se trouvent des millions de tentacules ; des vibrations de volonté partent du centre nerveux, rayonnent à travers tout le corps, et chaque fibre plus fine qu'un cheveu s'allonge, saisit une particule du rocher, glisse, revient, reprend, si bien que lentement et sans arrêt la masse entière s'élève jusqu'au sommet.

Nous avons prononcé le nom de Femme Nouvelle, et beaucoup croiront qu'il s'agit d'un être inouï, inconnu dans l'ordre de la vie humaine. Mais non, la Femme Nouvelle n'est pas nouvelle, c'est la fille des Teutons qui s'avançaient il y a vingt siècles à travers les forêts et les marécages de l'Europe, à côté de l'homme guerrier son époux et son fils ; des femmes Cimbres de l'Italie et des Allémanes de l'Helvétie, qui peuplèrent la Scandinavie et pénétrèrent en Grande-Bretagne, dont les prêtresses avaient leurs sanctuaires dans la forêt primitive et rendaient des oracles pour la paix ou la guerre. La Femme Nouvelle a en elle le sang d'une mère qui ne fût jamais achetée et jamais vendue, qui ne portait pas de voile sur son visage et n'avait pas les pieds liés de chaînettes ; dont l'idéal de mariage était l'égalité du devoir et du travail ; qui nourrissait ses enfants de son lait et leur transmettait son cœur brave. La Femme Nouvelle n'a pas pour ancêtre Hélène de Troie, que les hommes se passaient de main en main, mais plutôt cette Brunhilde, la vierge guerrière, qui pénétra dans la mort par la même porte que celui qu'elle aimait. Si nous ne marchons plus vers les mêmes champs de bataille, nous en cherchons d'autres qui sont le laboratoire, l'atelier, le forum, les assemblées dans l'arène politique ou commerciale, et nous nous y tenons à côté de l'homme que nous aimons, pour braver avec lui la guerre, et pour souffrir avec lui la paix, comme l'historien latin l'écrivit des femmes des barbares du Nord. Notre bannière est celle de la femme libre, monogame, fidèle et laborieuse ; nous la planterons si haut que toutes les nations de la terre la verront, et ses plis seront si vastes que tous les enfants des hommes naîtront à son ombre.

Et la guerre ? C'est la grande objection. Les femmes prendront-elles part à la guerre ? n'y avons-nous pas déjà notre part, notre bonne part ? Nous payons le prix de la guerre par nos impôts et par notre production domestique ; nous soignons les blessés. Et nous avons fait plus encore. L'homme manufacture le fusil. Nous manufacturons l'homme qui tient le fusil et celui qui est détruit par le fusil. Nous produisons la principale munition de guerre, celle sans laquelle la guerre n'existerait pas. Il n'est pas de champ de bataille qui n'ait coûté aux femmes plus de sang et de larmes qu'aux hommes mêmes qui y sont tombés. C'est nous qui payons la dépense de vie humaine, non seulement en mettant au monde ce qu'il a fallu d'hommes au carnage des champs de bataille, mais par le travail et la patience que nous coûtent l'éducation, la croissance, les maladies de chaque petit enfant qui s'élève. Comment une femme pour-

rait-elle contempler un champ de bataille sans songer aux mères, sans se dire : « Tant de corps qui furent mis au monde avec douleur ! Tant de muscles et d'os formés de la substance maternelle ! Tant de lèvres de nourrissons attachées au sein maternel ! Tant d'heures d'angoisse et de lutte pour ce léger souffle d'enfant ! Et tout cela, pour que des hommes soient étendus là, les yeux voilés, les membres déchirés et rompus ; pour que le sol s'engraisse de ce sang, et que l'an prochain les coquelicots y fleurissent plus rouges ! » Aucune femme vraiment femme ne peut dire d'un corps humain : « Cela ne compte pas ! »

Le jour où la femme aura sa place dans la direction des affaires intérieures et extérieures de son pays, ce jour-là sera le dernier de la période où les différents des nations se trancheront par la guerre. Non que la femme ait un sens moral et social supérieur à celui de l'homme, non qu'elle soit moins courageuse que lui — car notre sexe a produit même des femmes guerrières. — Ce n'est pas non plus l'infériorité de la force physique qui rendrait la femme inapte à la guerre moderne, soit dans le commissariat d'armes, de ravitaillement, de vêtements, soit dans l'emploi des machines à massacrer qui réclament plus d'adresse que de vigueur. Non, ce qui rendra la femme nouvelle adversaire inexorable de la guerre, c'est qu'elle, elle seule, connaît dès le premier frémissement, l'histoire de la chair à canon ; elle en sait le prix puisqu'elle la fournit. L'homme ne le sait pas. Cette face de la vie, l'homme et la femme la voient nécessairement sous des angles différents, à cause de la différence de la fonction sexuelle, accompagnée pour l'homme de jouissance uniquement, pour la femme, de souffrance, de lassitude et de dangers. Il est impossible que d'une différence aussi fondamentale ne résulte pas la divergence absolue des idées concernant la valeur de la vie corporelle.

Dans les nations adonnées à la guerre, ou dans les périodes qui suivent de grandes guerres, les femmes ne connaissent aucun relâche dans leurs fonctions de reproduction, car il faut combler les vides présents et futurs ; il faut que la natalité compense la mortalité, et c'est ainsi que la femme paye un impôt de guerre, en comparaison duquel les taxes militaires sont peu de chose. Assurément il est des hommes qui se sont élevés à la conception du respect de toute vie et qui aspirent à l'harmonie dans toutes les manifestations de la vie consciente : Bouddha, Esaïe, les prophètes de la paix anciens et modernes nous annoncent les temps où le loup habitera avec l'agneau ; où il ne se commettra plus ni tort ni dommage, et où les lances seront forgées en socs de charrue. Mais pendant des générations encore, l'instinct producteur et conservateur de la mère devra s'opposer à l'instinct destructif de l'homme, pour lui démontrer peu à peu la folie et la bestialité de la guerre. Si nous réclamons du travail dans tous les domaines, nous le réclamons surtout sur les champs sanglants pour y déployer la bannière de l'arbitrage, et pour sauver nos fils de la destruction inutile, prématurée et stupide.

Olive SCHREINER.

## CHRONIQUE FÉMINISTE ANGLAISE

Dans ce moment précis, il n'est pas facile de rendre compte exactement de la situation dans laquelle se trouve la cause du suffrage féminin, en Grande-Bretagne, car chaque jour nous amène des événements nouveaux et de nouvelles espérances. Tandis que j'écris, la Chambre des Communes est violemment divisée au sujet de la loi sur le Home Rule irlandais : si le gou-

vernement actuel est défait, et si des élections générales ont lieu en janvier, nul ne peut dire quel parti viendra au pouvoir, ni, par conséquent, quel sera le destin immédiat du suffrage féminin au sein du Parlement. Il faut donc que je me borne à décrire notre position dans le pays, et à expliquer pourquoi nous sommes toutes convaincues que, quoiqu'il arrive, notre bataille sera bientôt livrée.

Dans notre pays, il y a plus de vingt sociétés qui travaillent directement pour la cause du suffrage féminin. Parmi elles, il y a quatre sociétés religieuses : la Ligue de l'Eglise (anglicane) ; la Société catholique romaine pour le Suffrage Féminin ; la Ligue des Eglises libres (les dissidents) ; la Ligue des Quakers (ou Amis). Les autres sociétés sont composées de femmes qui ont embrassé une carrière ou une profession, des artistes, des auteurs, des actrices, des ouvrières, etc. Il n'y a pas une seule couche de la société qui reste insensible à notre mouvement. L'Union nationale des Sociétés pour le Suffrage Féminin, qui agit sur une base constitutionnelle, est la plus vaste de ces sociétés et le nombre de ses membres augmente chaque jour. Elle compte actuellement plus de 400 sociétés organisées, et plus de 500 membres s'y sont adjoints dans ces derniers mois.

Exception faite d'environ trois journaux, la presse continue à accorder à nos assemblées beaucoup moins d'attention qu'à celles des sociétés militantes. Le public ordinaire préfère entendre parler de vitres cassées et de cruautés commises dans les prisons, plutôt que d'assemblées paisibles, si nombreuses et enthousiastes qu'elles soient. J'ai organisé moi-même, ainsi que beaucoup d'autres, d'immenses réunions dont la presse n'a fait aucune mention. C'est ainsi, nous le savons toutes, que les militantes ont accompli une œuvre inappréciable : elles ont fait connaître la cause au public. Depuis que des femmes ont été de plein gré en prison, et ont souffert pour la cause, les insoucians (dont le monde est en si grande partie composé !) ont commencé à penser qu'il doit y avoir quelque chose d'extraordinaire dans ce mouvement féministe, puisqu'il inspire à ses membres tant de courage et de dévouement.

Il est bon de mettre des moyens variés au service d'une cause unique. De même que des religions différentes nous mènent toutes au ciel, il faut, pour obtenir une réforme quelconque, mettre en œuvre divers moyens de travail. Mais les moyens employés dernièrement par les militantes, comme la destruction des lettres dans les boîtes aux lettres publiques, etc., se retournent contre nous. Il sont particulièrement mal vus par la classe ouvrière, et nous, les non-militantes, nous avons beaucoup à faire pour calmer la colère qu'ils ont suscitée. Il n'est pas juste, disons-nous, que des innocents aient à souffrir pour notre cause ; et nous pouvons parfaitement atteindre notre but sans avoir recours à ces actes là. Notre mouvement est un mouvement moral, et comme tel, n'a pas besoin de s'appuyer sur la violence.

L'Union nationale travaille surtout maintenant dans les classes ouvrières. En effet, depuis que le gouvernement a nommé des femmes inspectrices des fabriques<sup>1</sup> et inspectrices sanitaires, celles-ci ont pu mettre en lumière de plus en plus les salaires dérisoires que les ouvrières reçoivent, et les mauvaises conditions dans lesquelles elles travaillent, soit dans les filatures et les ateliers, soit tout spécialement chez elles (industries à domicile).

Il est vraiment merveilleux de voir l'enthousiasme qui se manifeste pour notre cause, et le sentiment profond et sérieux

<sup>1</sup> La première inspectrice des fabriques a été nommée par M. Asquith en 1893, et nous en avons maintenant dix-sept.

qui a été éveillé par la connaissance plus complète des conditions du travail industriel féminin. Le cœur de la femme aisée a été enfin touché, et il est reconnu partout maintenant que l'origine, la base de notre mouvement, c'est un désir ardent de donner aux ouvrières le droit de vote, parce que là est le seul moyen efficace d'améliorer leur sort.

Un auteur a dit : « Le salaire insuffisant des femmes est une malédiction qui nous frappe de trois manières » : 1° Il est une cause de chômage pour les hommes, que les patrons remplacent dans leurs fabriques par des femmes, auxquelles ils payent un salaire plus faible. 2° Il est cause de l'affaiblissement de la génération prochaine vu la nourriture insuffisante des mères. Des milliers de femmes, dont quelques-unes gagnent seulement trois ou quatre shillings par semaine (3 fr. 60 à 4 fr. 80) n'ont *jamais* assez à manger. 3° Comme résultat pire que tous les autres, il fait progresser l'immoralité. Si des femmes ne peuvent pas gagner de quoi vivre honorablement, il leur faut, soit accepter le salaire de la honte, soit mourir de faim. Comme elles sont braves, celles qui préfèrent mourir de faim, et comme nous devrions les honorer et les aider ! La traite des blanches soulève ici une vive émotion, et la loi déposée à ce sujet à la Chambre des Communes est sévèrement jugée, parce qu'elle n'est pas assez rigoureuse. Ceci a converti à notre cause beaucoup de gens, qui se rendent compte que le vote des femmes est nécessaire pour que cette question soit traitée à fond.

Les ouvriers se joignent à nous maintenant, car ce sont les femmes de leur classe qui souffrent de ces mauvaises conditions de travail, et le parti socialiste (Labour Party) s'est engagé à soutenir notre cause devant le Parlement. L'Union nationale travaille pour les candidats socialistes au moment des élections, lorsque le candidat est un ami sûr et solide, car indépendamment de sa promesse personnelle, il nous faut tenir compte des engagements pris par son parti. Les événements de ces dernières années nous ont appris que la parole d'un individu n'a peu ou point de valeur, lorsqu'il se trouve à la Chambre des Communes. Il est alors obligé d'obéir aux ordres de son parti, et soit les libéraux, soit les conservateurs, *en tant que parti*, n'ont jamais soutenu notre cause. Cette politique a fait perdre aux libéraux deux sièges aux deux dernières élections complémentaires ; et, dans d'autres cas, elle leur a fait tant de tort, qu'ils nous en veulent très fort, et nous traitent par conséquent avec infiniment plus de respect que précédemment ! Il nous considèrent comme une véritable puissance. Notre fonds pour les élections s'élève à des milliers de livres sterling : dans une seule assemblée, mille livres ont été réunies en quelques minutes.

Mais nous avons les yeux ouverts sur ce fait : il nous faut un labeur acharné et une propagande incessante pour garder l'appui du parti socialiste. Cependant, à mesure qu'augmente parmi nous le désir de venir en aide aux ouvrières, les socialistes voient, et nous autres féministes nous voyons de plus en plus clairement, que nos principes sont les mêmes. Chacun comprend que, seule, l'égalité politique de l'homme et de la femme peut et doit amener l'égalité économique. « Le Labour Party a un idéal, a dit Mrs. Fawcett, et un parti politique qui a un idéal est le parti qu'il nous faut. »

Il y a une différence entre le parti socialiste anglais, et ceux du continent. Ceux-ci ont à leur programme la guerre de classes et le suffrage universel. Notre parti socialiste croit au travail commun de *toutes les classes*, et il consent à accepter une partie seulement des droits qu'il réclame pour la femme, si tout est impossible à obtenir *pour le moment*.

Nous nous efforçons maintenant de faire entrer le suffrage féminin dans la réforme électorale. L'Union nationale reçoit communication de centaines, je puis même dire sûrement de milliers, de lettres et de cartes postales, écrites par des électeurs à leur député en le conjurant de voter pour l'inclusion du vote des femmes dans la loi électorale. Les hommes se mettent à cette tâche avec ardeur et je ne puis assez dire le respect et la sympathie que les ouvriers manifestent pour nous. Des milliers d'hommes et de femmes signent aussi des cartes sur lesquelles sont écrits ces mots : « Je suis un partisan du suffrage féminin ». Ces cartes donnent à leur signataire le titre de membre officieux, et non de souscripteur de notre société. On a organisé des députations auprès des membres du Parlement, composées d'hommes (et de femmes) choisis parmi les habitants de leurs circonscriptions. M. Asquith et les chefs des quatre partis (en particulier M. Redmond du Parti irlandais) sont bombardés de nos réclamations, de celles du Labour Party, de celles de toute espèce de sociétés politiques ou sociales, les adjurant d'inclure les femmes dans la loi. On est fatigué, rien qu'en pensant à l'activité de notre mouvement, tant elle est immense !

Dans plusieurs villes, nous avons des magasins où l'on vend la littérature, les insignes, etc. du suffrage. Dans quelques-uns, on sert du thé, ce qui produit passablement d'argent pour la cause. La demande de littérature de propagande est constante, et nous sommes obligés de publier très souvent des feuilles volantes, des brochures, etc.

Personne n'a été surpris que la proposition de M. Snowden de donner aux femmes irlandaises le droit de vote ait échoué. Le parti irlandais ne pense qu'au « Home Rule » et n'a pas, par conséquent, voté cet amendement, craignant d'affaiblir le gouvernement actuel, qui est pour lui, en votant une proposition que M. Asquith et son parti désapprouvent. Mais le débat sur cette question a été le meilleur que nous ayons jamais eu ; et nous sentons toutes que les Irlandais ont porté préjudice à leur cause bien plus qu'à la nôtre. La plupart des gens sont certains que, grâce à tous les efforts dont j'ai parlé, il n'y aura pas de loi électorale sans que les femmes y soient comprises. Il est possible qu'il n'y ait pas du tout de réforme électorale ; nous le savons toutes, et il nous faut veiller et nous mettre à l'œuvre de toutes nos forces, mais nous le faisons avec des cœurs pleins d'espérance, car nous savons que nous approchons du but.

Isabella-O. Ford.

P. S. — Un groupe de femmes vient d'arriver à Londres, ayant fait le trajet à pied depuis Edimbourg (400 milles) et ayant organisé des assemblées dans les villes où elles s'arrêtaient. Un vaste « meeting » a eu lieu à Trafalgar Square, à Londres, samedi dernier, pour leur souhaiter la bienvenue.

## COIN DU SUFFRAGE

(Suite)

Notre intention est de réunir sous cette rubrique, et indépendamment des articles de fond qui traiteront d'une manière générale la question du Suffrage féminin, tous les renseignements, toutes les nouvelles, — bonnes ou mauvaises ! — concernant le vote des femmes, afin que l'on sache immédiatement où trouver dans le Mouvement féministe l'indication dont on aurait besoin à cet égard. Nous avons pensé que, pour débiter, le mieux était de donner un aperçu de l'état de la question dans tous les pays, de faire une revue générale, à travers trois parties du monde, des droits que possèdent à l'heure actuelle les femmes, ainsi que des moyens de travail, et de l'organisation des diverses Sociétés suffragistes. Chacun pourra de cette façon, et à mesure que seront données des nouvelles, tenir ce tableau à jour.

### NOUVELLES DE PARTOUT

Les événements marchent si vite en Angleterre, qu'à peine notre dernier numéro était-il sous presse, des modifications importantes à ce que nous avions annoncé se produisaient déjà. D'abord l'amendement

de M. Snowden au *Home rule bill*, donnant le droit de vote aux femmes irlandaises che's de famille, a été repoussé à la Chambre des Communes par 314 voix contre 141. Puis, le journal *Votes for Women* a cessé d'être l'organe de la *Women Social and Political Union*, et ses éditeurs, Mr. et Mrs. Pethick Lawrence, le publient pour leur compte, soutenant toujours la politique militante, mais sur une autre base que Mrs. Pankhurst, le grand leader des suffragettes.

\* \* \*

Notons encore que le parti socialiste suisse, réuni en congrès à Neuchâtel, du 8 au 10 novembre, avait mis à l'ordre du jour d'une de ses séances la question du suffrage féminin. Elle a été traitée, nous a dit un des assistants, avec la plus grande sympathie, et les résolutions votées ont toutes été favorables aux droits politiques de la femme.

\* \* \*

Disons enfin que quatre Etats américains, l'Orégon, l'Arizona, le Kansas, et le Michigan, ont donné, le 5 novembre, le droit de vote aux femmes. Les Etats-Unis comptent donc, à l'heure actuelle, dix Etats « affranchis », selon l'expression consacrée. Notre prochain numéro donnera, d'ailleurs, plus de détails sur l'état de la question suffragiste aux Etats-Unis.

**Australie.** — L'ordre alphabétique, que nous avons adopté dans cette revue, nous vaut de rencontrer dès ses débuts l'exemple réconfortant d'un pays où les femmes ont le droit de vote. De 1893 à 1907, en effet, les six Etats australiens et la Nouvelle-Zélande ont successivement accordé le vote politique aux femmes — avec quelques restrictions toutefois, concernant l'éligibilité au Sénat de certains Etats. Il est pour nous précieux, et intéressant au plus haut degré, de savoir les résultats qu'a obtenus le suffrage féminin dans ces pays, et de pouvoir ainsi répondre par des faits aux objections, souvent toutes de sentiment, de nos adversaires. Or, de l'avis de ministres, de magistrats, de fonctionnaires, d'un évêque même, ces résultats ont été remarquables, tant au point de vue de la femme individuellement, qu'à celui de la famille, de la morale publique, et de l'Etat en général. Des lois excellentes ont été votées ou même déposées par des femmes, concernant les tribunaux pour enfants, les assistantes de police, l'égalité des salaires, les retraites ouvrières, le travail industriel des enfants, l'anti-alcoolisme, l'assistance publique, le code civil, le code pénal, etc., etc. L'étude attentive de ce qui se passe en Australie est à recommander à tous les adversaires loyaux du suffrage féminin.

**Autriche.** — Il est assez difficile d'exposer clairement l'état de la question du suffrage féminin dans un pays fait de provinces agglomérées, où s'enchevêtrent des droits historiques, des traditions locales, des privilèges d'Etats, et des idées beaucoup plus modernes de représentation nationale et de suffrage universel. Les femmes autrichiennes — nous ne parlons pas ici des Hongroises, qui méritent un paragraphe à part — ont dans quelques provinces un droit de suffrage parlementaire indirect ; en Bohême, elles possèdent l'électorat et l'éligibilité en matière municipale, et aux dernières élections partielles à la Diète de Bohême (juin 1912), une femme, Mme Vikova-Kunétička, a été élue députée par 1162 voix. Malheureusement, l'extension de ces progrès est gênée — ce qui semblerait paradoxal, si cela ne s'était déjà produit en France et en Angleterre — par les revendications en faveur du suffrage universel, qui tendent à enlever d'anciens droits à quelques femmes, pour donner un droit nouveau à tous les hommes. En effet, les partisans du suffrage universel faisant table rase de tous les antiques privilèges, et accordant les mêmes trois à tous, restreignent le sens de ce mot au sexe masculin, pour ne pas épouvanter leurs adversaires en augmentant considérablement le nombre des électeurs. C'est ainsi qu'un arrêté du Tribunal d'Empire vient tout récemment d'enlever aux maîtresses d'école l'électorat en matière municipale que leur reconnaissait la Constitution.

(A suivre.)

## Echos d'un Congrès : Le Travail à domicile

(Suite et fin).

Le but de l'*Entr'aide* a été de relever les salaires sans augmenter les prix de vente, et cela, d'une part en supprimant les intermédiaires intéressés, d'autre part en faisant l'éducation sociale, soit de l'acheteur, soit de l'ouvrière. Malheureusement, ceci, ainsi que je le disais tout à l'heure, est une œuvre de